

TEXTE D ENTRAINEMENT AU RESUME EN 100 MOTS

Comme trait de caractère, le courage est surtout une faible sensibilité à la peur, soit qu'on la ressente peu, soit qu'on la supporte bien, voire avec plaisir. C'est le courage des casse-cou, des bagarreurs ou des impavides : le courage des « durs », comme on dit dans nos films policiers, et chacun sait que la vertu peut n'y être pas attachée. Est-ce à dire qu'il soit, moralement, tout à fait indifférent ? Ce n'est pas si simple. Même dans une situation où je n'agirais que par égoïsme, on peut estimer que l'action courageuse (par exemple le combat, contre un agresseur, plutôt que la supplication) manifesterait davantage de maîtrise, davantage de dignité, davantage de liberté, autant de qualités qui, elles, sont moralement significatives et donneront au courage, comme par rétroaction, quelque chose de leur valeur : sans être toujours moral, dans son essence, le courage est ce sans quoi, sans doute, toute morale serait impossible ou sans effet. Quelqu'un qui s'abandonnerait tout entier à la peur, quelle place pourrait-il faire à ses devoirs ? D'où l'espèce d'estime humaine – je dirais volontiers pré-morale, ou quasi morale – dont le courage, même purement physique et même au service d'une action égoïste, reste l'objet. Le courage force le respect. Fascination dangereuse, certes (puisque le courage, moralement, ne prouve rien), mais qui s'explique en ceci peut-être que le courage manifeste au moins une disposition à s'arracher au pur jeu des instincts ou des frayeurs, disons une maîtrise de soi et de sa peur, disposition ou maîtrise qui, sans être toujours morale, sont du moins la condition – non suffisante mais nécessaire – de toute moralité. La peur est égoïste. La lâcheté est égoïste. Il n'en reste pas moins que ce courage premier, physique ou psychologique, n'est pas encore une vertu, ou que cette vertu (cette excellence) n'est pas encore morale. [...] Ce n'est qu'une régulation heureuse ou efficace de l'agressivité : courage pathologique, dirait Kant, ou passionnel, dirait Descartes, certes utile, le plus souvent, mais utile d'abord à celui qui le ressent, et pour cela dépourvu en lui-même de toute valeur proprement morale. Cambrioler une banque ne va pas sans danger ni, partant, sans courage. Ce n'est pas moral pour autant, ou du moins il faudrait des circonstances bien particulières (concernant spécialement les motivations de l'acte) pour que cela puisse le devenir. Comme vertu, au contraire, le courage suppose toujours une forme de désintéressement, d'altruisme ou de générosité. Il n'exclut pas, certes, une certaine insensibilité à la peur, voire un certain goût pour elle. Mais il ne les suppose pas nécessairement. Ce courage-là n'est pas l'absence de peur : c'est la capacité de la surmonter, quand elle est là, par une volonté plus forte et plus généreuse. Ce n'est plus (ou plus seulement) physiologie : c'est force d'âme, face au danger. Ce n'est plus une passion : c'est une vertu, et la condition de toutes. Ce n'est plus le courage des durs : c'est le courage des doux, et des héros.

Je dis que ce courage est la condition de toute vertu ; et je disais la même chose, on s'en souvient peut-être, de la prudence. Pourquoi non ? Pourquoi les vertus ne seraient-elles conditionnées que par une seule d'entre elles ? Les autres vertus, sans la prudence, seraient aveugles ou folles ; mais sans le courage, elles seraient vaines ou pusillanimes. Le juste, sans la prudence, ne saurait comment combattre l'injustice ; mais sans le courage, il n'oserait s'y employer. L'un ne saurait quels moyens utiliser pour atteindre sa fin ; l'autre reculerait devant les risques qu'ils supposent. L'imprudent et le lâche ne seraient donc vraiment justes (d'une justice en acte, qui est la vraie justice) ni

l'un ni l'autre. Toute vertu est courage ; toute vertu est prudence. Comment la peur pourrait-elle remplacer celle-ci ou celui-là ?

C'est ce qu'explique très bien saint Thomas : au même titre que la prudence, quoique différemment, la *fortitudo* (la force d'âme, le courage) est « condition de toute vertu », en même temps, face au danger, que l'une d'entre elles. Vertu générale, donc, et cardinale proprement, puisqu'elle supporte les autres comme un pivot ou un gond (*cardo*), puisqu'il est requis pour toute vertu, disait Aristote, d'« agir de façon ferme et inébranlable » (c'est ce qu'on peut appeler la force d'âme) ; mais aussi vertu spéciale (que nous appelons *courage*, strictement), qui permet, comme disait Cicéron, « d'affronter les périls et de supporter les labeurs ». Car le courage, notons-le en passant, est le contraire de la lâcheté, certes, mais aussi de la paresse ou de la veulerie. Est-ce le même courage dans les deux cas ? Sans doute pas. Le danger n'est pas le travail ; la peur n'est pas la fatigue. Mais il faut surmonter, dans les deux cas, l'impulsion première ou animale, qui préférerait le repos, le plaisir ou la fuite. En tant que la vertu est un effort – elle l'est toujours, hors la grâce ou l'amour –, toute vertu est courage, et c'est pourquoi le mot « lâche », remarquait Alain, est « la plus grave des injures » : non que la lâcheté soit le pire, en l'homme, mais parce qu'on ne saurait, sans courage, résister au pire en soi ou en autrui.

André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus* (1995), Presses Universitaires de France, coll. Points essais, p. 72-76.